

COLLOQUE

PHILANTHROPIE, ÉMOTIONS ET EMPATHIE: QUELS LIENS?

LUNDI 10 DÉCEMBRE 2018
Campus Biotech, Genève

En partenariat avec
LE TEMPS

CENTRE EN PHILANTHROPIE
CENTRE INTERFACULTAIRE EN SCIENCES AFFECTIVES

 **UNIVERSITÉ
DE GENÈVE**

INTRODUCTION

Prof. **Henry Peter**, Directeur, Centre en philanthropie (GCP)

Prof. **David Sander**, Directeur, Centre Interfacultaire en Sciences Affectives (CISA)

CONFERENCE

« Le lien qui nous rattache aux autres »

Prof. **Jean Claude Ameisen**, médecin, chercheur, Président d'honneur du Comité Consultatif National d'Éthique, directeur du Centre d'Études du Vivant (Institut Humanités, Sciences et Sociétés – Université Paris Diderot), auteur de l'émission radio *Sur les Épaules de Darwin*

Q&A modérée par **Sylvain Besson**, rédacteur en chef adjoint, Le Temps

ECHOS DE LA RECHERCHE

«Lien entre émotions, empathie et comportement prosocial»

Dre **Olga Klimecki**, maître assistante au CISA, UNIGE

«Au-delà de l'empathie: émotions positives et philanthropie»

Dr **Florian Cova**, Maître-assistant au CISA, UNIGE

TABLE RONDE

Modératrice : Dre **Emma Tieffenbach**, Academic fellow du Centre en philanthropie

avec Prof. **Jean Claude Ameisen**, Dr **Florian Cova**, Dre **Olga Klimecki**, Prof. **Henry Peter**

CONCLUSION

Prof. **David Sander**

INTRODUCTION, Prof. Henry Peter et Prof. David Sander

Ce colloque, coorganisé par le Centre Interfacultaire en Sciences Affectives (CISA), Le Temps et le Centre en Philanthropie de l'Université de Genève (GCP), est né de la rencontre que le Professeur Henry Peter et Laetitia Gill, directrice exécutive du GCP, ont eue avec le Professeur David Sander, suivie d'une conversation avec les journalistes du Temps, Alain Jeannot et Sylvain Besson.

Le Campus Biotech a été choisi pour accueillir ce colloque car il réunit toutes les caractéristiques que le GCP incarne: il est le fruit de partenariats lémaniques (entre l'Université de Genève et l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne) et public/privé, il a été possible grâce à la générosité de philanthropes (la famille Bertarelli et Hansjörg Wyss), a été conçu comme un hub interdisciplinaire et un incubateur où enseignement, recherche (fondamentale et appliquée) et services à la Cité interagissent et s'alimentent mutuellement, et s'intéresse à la philanthropie de manière pluridisciplinaire (y compris du point de vue des sciences humaines). Professeur Henry Peter regrette l'absence de Metin Ardit; ce dernier regrette de ne pouvoir être présent pour porter la contradiction sur cette thématique qui le passionne.

Professeur Henry Peter présente le Professeur David Sander et Sylvain Besson, et remercie d'ores et déjà le Professeur Jean Claude Ameisen.

Après avoir remercié le Professeur Henry Peter, Professeur David Sander souhaite la bienvenue, au nom du CISA et du Campus Biotech, aux participants présents en nombre. La réflexion portera sur les liens entre émotions, empathie et philanthropie. On se demandera par exemple si les émotions que l'on a en tant que philanthrope ne font qu'accompagner la décision philanthropique ? ou si elles la causent ? ou si elles y sont même nécessaires ? Depuis peu, et notamment grâce à l'économie ou la finance comportementale, de nombreuses recherches ont été menées quant au rôle que les émotions jouent dans la prise de décision (cf. Daniel Kahneman et Richard Thaler, lauréats du prix Nobel d'économie respectivement en 2002 et 2017). Il semble que les émotions soient avant tout des réactions à ce que l'on considère comme important, et qu'elles aident souvent à prendre des décisions qui sont compatibles avec les valeurs qui nous animent. Des exemples de grands philanthropes qui ont essayé d'expliquer le pourquoi de leurs actes philanthropiques sont donnés par le Professeur David Sander : Chris Mburu avec la compassion et le fait d'être ému par une cause, Bill Gates avec les émotions positives, Hansjörg Wyss avec des sujets qui comptent pour lui, Michael Bloomberg avec la gratitude et Agnes Gund avec la culpabilité (soit une émotion négative). Professeur David Sander précise que, si l'origine de la philanthropie n'est pas seulement à rechercher dans les émotions, c'est sur ce phénomène que la réflexion se focalisera.

CONFERENCE, Prof. Jean Claude Ameisen

Professeur David Sander présente le Professeur Jean Claude Ameisen, qui parlera du lien qui nous rattache aux autres.

Les émotions ont un rôle central dans notre capacité à appréhender le monde et la place que nous y tenons (cf. Antonio Damasio / John Keats) et dans notre capacité à communiquer (cf. Siri Hustvedt) ; et, l'empathie nous permet d'entrer en communication, indépendamment du langage, avec ce que vivent les autres. Le mot « empathie », qui signifie littéralement « souffrir à l'intérieur » et qui vient d'une traduction de *emfühlung* (mot allemand utilisé par Theodor Lipps pour dire « sentir à l'intérieur »), apparaît dans la langue moderne au début du XXème siècle grâce à Edward Titchener. L'empathie est la capacité que nous avons d'habiter le corps et l'univers mental des autres, ou, en tout cas, de vivre en nous ce monde intérieur des autres, par, selon Freud, une espèce de simulation consciente qui fait appel à la mémoire. Cependant, c'est au début des années 1990 que deux démarches (respectivement fondées sur la psychologie clinique et les neurosciences) posent les jalons des mécanismes qui sous-tendent l'empathie. Ulf Dimberg démontre qu'il existe quelque chose (une émotion) d'inconscient, d'automatique, d'immédiat, qui permet à une personne de ressentir ce qu'une autre a ressenti, en commençant à l'imiter. Par la suite, Giacomo Rizzolatti et Vittorio Gallese (entre autres) mettent en évidence des réseaux miroirs chez les rhésus macaques puis chez l'Homme, c'est-à-dire que, que l'on ait l'intention de faire un geste ou que l'on voit un geste être fait, des centres pré-moteurs s'activent dans le cerveau ; mais, l'activation n'est pas forcément identique. L'empathie est donc le point de départ de quelque chose qui est nécessaire à un partage affectif, mais ne préjuge pas de ce à quoi cela aboutira.

L'empathie se manifeste très tôt (ex. : chez des bébés de moins d'un an ; mais, en l'absence de relations riches, son émergence est rendue plus difficile) ; et, n'est pas ancrée dans le présent : elle évolue ; et, elle se situe entre l'anticipation et le rétrospectif, entre le pas encore et le déjà plus. L'empathie, ça n'est pas seulement imiter des gestes : c'est aussi chercher à comprendre ce que ces gestes signifient.

L'empathie se retrouve également chez les animaux ; par exemple, la consolation est répandue chez les chimpanzés mais aussi les chiens ou encore les corbeaux. L'empathie rend la frontière (établie par beaucoup de philosophes) entre altruisme (c'est-à-dire aider l'autre sans en retirer aucun avantage) et égoïsme (c'est-à-dire faire quelque chose et en retirer un bénéfice) assez virtuelle ; en effet, si le fait qu'une personne ait un problème m'angoisse, résoudre ce problème va me procurer du plaisir.

Il existe différents niveaux d'empathie : de la contagion émotionnelle (c'est-à-dire un mimétisme moteur et un partage voire un mimétisme émotionnel) à quelque chose qui, partant d'une amorce affective, amène à un comportement construit qui peut apporter une aide novatrice.

Il y a un rapport entre l'empathie et la culture. La culture est une mode qui nécessite à la fois des innovations intermittentes et du conformisme. L'empathie permet la synchronisation ; mais, avec un effet culturel. Sans le savoir, lorsque nous adoptons une culture, c'est essentiellement par mimétisme et nous y trouvons du plaisir. Par ailleurs, il existe un rapport entre empathie et art. Le terme *emfühlung* a été utilisé afin de désigner les émotions que l'on ressent parce qu'on les a projetées sur une œuvre d'art. Professeur Jean Claude Ameisen pense qu'il y a quelque chose dans l'art qui ouvre notre monde au-delà des interactions réelles qui ont des enjeux dans la vie quotidienne. Ainsi, les étudiants en médecine des grandes universités notamment américaines et anglaises sont initiés à l'art depuis qu'il a été démontré que leur faire étudier des tableaux avec des scènes augmente leur empathie et la qualité de leur sens diagnostique.

L'empathie est diminuée par la présence d'individus étrangers et par les antalgiques (y compris des placebos) – la douleur doit être ressentie (pas seulement théorisée) pour être partagée.

L'empathie est désormais à distinguer de la théorie de l'esprit, élaborée il y a une cinquantaine d'années par des philosophes et des psychologues, qui consiste à projeter sur une autre ce qu'une personne (ou un geai par exemple) peut ressentir (ou avoir comme intention). Empathie et fausses croyances (c'est-à-dire la capacité, pour un enfant ou un animal, de se mettre à la place d'un autre, en tenant compte d'idées fausses) doivent également être différenciées.

Afin de ne pas s'en aller ou être paralysé mais d'agir, il faut être capable, une fois l'émotion ressentie, de l'atténuer ; et, de faire la différence entre soi et l'autre. L'empathie est la pire ou la meilleure des choses selon ce que nous décidons d'en faire. Par ailleurs, du fait de la singularité de chacun, il est nécessaire de vérifier que ce que l'on croit vivre de l'autre, correspond véritablement à son monde intérieur.

Professeur Jean Claude Ameisen termine sa conférence en se demandant pourquoi philanthropie (c'est-à-dire amour de l'humanité) et argent sont si souvent associés (ne pourrait être philanthrope qu'une personne qui apporte une aide financière importante) ; et, comment articuler philanthropie et contributions collectives (ex. : impôts) tout en neutralisant d'éventuels effets négatifs de la philanthropie (ex. : le Wellcome Trust, par l'intermédiaire de fonds qu'il place dans des paradis fiscaux, finance à la fois des recherches qui montrent que la pollution atmosphérique tue et investit dans des entreprises particulièrement polluantes) ? Sachant que valoriser un comportement humain, rendu possible par de l'argent amassé grâce à une conduite inhumaine, risque d'encourager les comportements inhumains, la fin justifie-t-elle les moyens ?

Q&A, modérée par Sylvain Besson

À la question les animaux ressentent-ils des émotions ? Professeur Jean Claude Ameisen répond par l'affirmative ; néanmoins, il semblerait que tous n'en aient pas conscience. Et, à la question existe-t-il des singes philanthropes ? Professeur Jean Claude Ameisen répond qu'il a été démontré que les chimpanzés aiment et sont capables d'aider leurs congénères.

À la question les réseaux sociaux favorisent-ils l'empathie ou déconnectent-ils les individus ? Professeur Jean Claude Ameisen répond que, parce que les réseaux sociaux tissent des relations entre des personnes aux liens parfois très ténus, ils sont de formidables outils d'empathie ; mais, ils peuvent aussi être des outils de défaut de contrôle des émotions et ne pas suffire à appréhender les problèmes complexes avec toute la réflexion qu'ils nécessitent.

À la question y-a-t-il des différences d'empathie entre les hommes et les femmes ? Professeur Jean Claude Ameisen répond : peut-être dans la façon dont l'empathie se manifeste ; cependant, ces différences ne sont pas intrinsèques mais dues, par exemple, à l'éducation ; et, cela ne signifie pas que les femmes sont plus empathiques que les hommes.

ECHOS DE LA RECHERCHE

«Lien entre émotions, empathie et comportement prosocial», Dre Olga Klimecki

L'empathie, c'est le partage des émotions des autres. Au niveau neuroscientifique, l'empathie est souvent testée avec des paradigmes basés sur l'empathie sur la douleur ; deux régions sont alors activées : l'Insula Antérieure et le Cortex Antérieur Cingulaire. Depuis les années 1980, des méta-analyses montrent que l'empathie est liée à plus d'altruisme.

Dre Olga Klimecki s'est interrogée sur l'existence d'un lien entre empathie et interactions économiques. Le Dictator Game a permis de mettre en évidence que, globalement, les gens partagent (ils donnent 30 à 40 % de l'argent qu'ils reçoivent). L'Empathic Dictator Game a, quant à lui, permis de mettre en évidence que le comportement prosocial s'adapte à la situation : on donne plus (70%) à une personne qui a besoin d'aide et moins à quelqu'un qui n'en a pas besoin. Ainsi, l'induction de l'empathie augmente l'altruisme y compris lors des interactions économiques.

Face à la souffrance des autres, on distingue deux façons de réagir : la détresse empathique (c'est-à-dire un sentiment très négatif – on est submergé par des émotions négatives – généralement associé à moins d'aide et plus de punition) ; et, la *compassion* (en anglais, un sentiment de bienveillance associé à plus d'aide et moins de punition). Dre Olga Klimecki a alors cherché à savoir si la *compassion* peut être entraînée chez les adultes par la méditation. Il s'agit notamment d'émettre des vœux bienveillants envers un bienfaiteur, soi-même, d'autres personnes, une personne difficile et tous les êtres. Après avoir reçu un entraînement à la *compassion*, il a été observé que : les individus ressentent plus d'émotions positives, même s'ils ne ressentent pas moins d'émotions négatives ; leur activité cérébrale augmente dans le striatum et le cortex orbitofrontal (ceci est également vrai chez les méditants experts comme Matthieu Ricard) ; et, leur comportement altruiste augmente, et ce, d'autant plus que la pratique de la technique dans le temps est importante.

Dre Olga Klimecki termine sa présentation en précisant que des recherches quant aux liens entre les émotions et la résolution de conflits d'une part, et le vieillissement d'autre part, sont actuellement en cours. La doctorante Patricia Cernadas cherche quant à elle à savoir, à travers le conflit israélo-palestinien, si l'entraînement à la *compassion* peut aider une personne à aller vers d'autres qu'elle considère comme ses adversaires.

« Au-delà de l'empathie : émotions positives et philanthropie », Dr Florian Cova

Dr Florian Cova commence sa présentation en annonçant qu'il ne va pas parler d'empathie, mais plutôt expliquer pourquoi nous devrions aussi parler d'autre chose.

Dans les recherches comportementales qui étudient ce qui motive les comportements de philanthropie (psychologie, économie expérimentale), et dont le but est souvent de savoir comment maximiser l'aide que les gens vont apporter à autrui, on remarque une équivalence systématique (et jamais vraiment questionnée) entre philanthropie et charité. Par conséquent, la plupart des recherches menées sur les liens entre émotions et empathie, émotions et philanthropie, se concentrent sur la compassion ou la pitié qui sont traditionnellement considérées comme au fondement de la morale (cf. Rousseau et Schopenhauer). Néanmoins, un certain nombre d'activités philanthropiques, parce qu'elles sont relatives à l'art (cf. Mécène selon Professeur Jean Claude Ameisen), la science, l'environnement, ne rentrent pas dans le modèle « philanthropie = aider les personnes dans le besoin ; » et, elles ne peuvent donc pas être expliquées seulement par l'empathie : elles seraient inspirées par des émotions positives.

Tout d'abord, l'élévation (*elevation* en anglais, étudiée par des psychologues depuis une quinzaine d'années) : suscitée par le fait de regarder une action vertueuse, cette émotion positive s'accompagne d'une chaleur dans la poitrine, d'une boule dans la gorge et de larmes. En nous amenant à nous concentrer sur les personnes qui aident les individus dans le besoin (et non ces individus eux-mêmes), elle donne envie de devenir une meilleure personne et pousse donc à être plus altruiste.

Ensuite, le sublime : théorisée à la fin du XVIIIème siècle par des philosophes comme Emmanuel Kant ou Edmund Burke et popularisée par le romantisme, cette émotion est ressentie devant des phénomènes tellement extraordinaires qu'ils dépassent notre perception, notre entendement (ex. : des objets ou phénomènes naturels fantastiques, une cathédrale majestueuse). Parce qu'on se sent diminué, ramené à notre simplicité, le sublime peut nous rendre plus altruistes.

Enfin, être ému. Les chercheurs du CISA ont été les premiers à étudier ce qu'« être ému » signifie. Ils ont mis en évidence le fait que ce qui émeut les gens, ce sont les situations en lien avec les relations sociales (la famille, les amis) comme les mariages ou les naissances, les actions morales, et les histoires de personnes (les sportifs, les acteurs, etc.) qui triomphent après beaucoup d'efforts. Être ému est une émotion plaisante, qui fait chaud au coeur ; mais, qui donne envie de pleurer et s'accompagne d'une boule dans la gorge et de frissons. Être ému nous pousse à nous concentrer sur ce qu'on considère comme important, à avoir une vision plus positive du monde et à prendre soin de nos proches. De plus, les individus sont plus motivés à soutenir une cause et à donner davantage d'argent lorsqu'ils sont émus, et ce, par n'importe quelle valeur qui leur tient particulièrement à coeur. Dr Florian Cova termine sa présentation en émettant une hypothèse : le fait d'être ému pourrait avoir un effet plus durable qu'une réaction épidermique à la souffrance d'autrui.

TABLE RONDE

Modératrice : Dre **Emma Tieffenbach**, Academic fellow du Centre en philanthropie avec Prof. **Jean Claude Ameisen**, Dr **Florian Cova**, Dre **Olga Klimecki**, Prof. **Henry Peter**

Professeur David Sander présente Dr Emma Tieffenbach, qui, après avoir introduit la discussion, l'animera.

Dr Emma Tieffenbach commence par souligner que le don philanthropique exigerait une explication ; car, les coûts (pas seulement financiers) qu'il engendre sont énigmatiques, c'est une action unilatérale (la relation entre le donateur et son bénéficiaire est à sens unique) et c'est une action libre, volontaire (personne n'est légalement contraint de donner). Le don pourrait être motivé par l'altruisme pur (afin de faire le bien) ou impur (présence de considérations intéressées du donateur). Les bénéficiaires (listés par les « théoriciens du soupçon » – Jon Elster) dont profiteraient les donateurs seraient alors directs (ex. : donner à la recherche médicale pour espérer en profiter soi-même un jour) mais aussi immatériels. En effet, on retirerait un plaisir direct de l'acte même de donner (c'est-à-dire indépendamment du bien qu'il produit) ; c'est l'hypothèse du « warm glow » (chaud au coeur) qui reste à définir exactement. Supposée rationaliser le don philanthropique,

l'hypothèse de l'altruisme impur pourrait cependant réduire le don philanthropique à un achat, soulevant des enjeux moraux.

Interrogé quant à l'existence possible d'une conceptualisation de la philanthropie qui serait à même de rendre compte de la diversification grandissante de ses activités, Professeur Henry Peter affirme qu'il n'existe pas de définition généralement admise de la philanthropie, mais que définir la philanthropie comme étant la donation volontaire pour le bien public (*voluntary giving for public good*) est assez généralement accepté. Ainsi la philanthropie, parce que c'est un acte volontaire, est à distinguer par exemple du paiement d'impôts, et ne soulève notamment la question de savoir s'il est juste ou faux de laisser la destination de ressources à l'initiative privée. On peut considérer que le bien public a quant à lui été récemment codifié au moyen des objectifs de développement durable qui verbalisent en quelque sorte ce qui peut être aujourd'hui considéré comme les principaux enjeux de l'humanité. Quoi qu'il en soit, on ne retrouve dans la définition de la philanthropie ni référence à la motivation, ni référence à l'efficacité. Doit-on donc en conclure que ni la motivation ("pure" ou "impure"), ni l'efficacité n'ont de pertinence?

Professeur Jean Claude Ameisen précise alors que le don d'organes ou de sang est anonyme ; et ce, afin d'éviter le « contre-don » (cf. Mauss), c'est-à-dire, que le bénéficiaire ait une dette vis-à-vis d'une personne en particulier (et non de la collectivité). Dr Emma Tieffenbach ajoute que le fait que seulement 1 % des donateurs sont anonymes semble soutenir l'idée que la réputation pèse lourdement dans la motivation du philanthrope, le donateur anonyme faisant quant à lui le choix de gagner en amour propre ce qu'il perd en prestige.

La question posée par Dr Emma Tieffenbach au Dre Olga Klimecki permet d'approfondir le lien entre *mindfulness* (pleine conscience) et compassion. L'entraînement à la *compassion* est basé sur la *loving kindness meditation* (qui vise à renforcer sa bienveillance envers l'autre) et contient des éléments de la *mindfulness* (où il s'agit de faire attention au moment présent).

Selon Peter Singer, si nous pouvons sauver la vie de personnes en danger et que ça ne nous coûte pas grand-chose, nous avons la responsabilité de le faire. À la question donner est-il, pour ceux qui en ont les moyens, moralement requis ? Professeur Jean Claude Ameisen répond que, plutôt que de s'intéresser aux motivations personnelles, la société devrait chercher à savoir si ce qui améliore une partie de sa condition ne provient pas des problèmes qu'elle laisse créer. De plus, afin de favoriser l'équité, la philanthropie doit ajouter, et non se substituer, au bien public.

Enfin, le fait que le Dr Florian Cova mette les valeurs caritatives, scientifiques, éducatives, artistiques, etc au centre de la motivation du philanthrope ne signifie pas que ses motivations sont forcément affectives, émotionnelles ; il peut aussi y avoir une part de raisonnement dans la prise de décision.

CONCLUSION, Prof. David Sander

Le Professeur Sander conclue en remerciant les différents acteurs de la soirée : les participants, pour leur présence si nombreuse et si participative, les intervenants pour les excellents exposés: Jean-Claude Ameisen, Olga Klimecki, Florian Cova et Emma Tieffenbach. Il remercie également sincèrement tous ceux qui ont permis, pour le Centre en philanthropie, le Centre interfacultaire en sciences affectives, le service de communication de l'UNIGE, et pour Le Temps que le colloque puisse avoir lieu: Laetitia Gill, Carole Varone, Marion Gumy, Melina Tiphicoglou, Aileen Gosselke, Alain Jeannet, Sylvain Besson, et Carine Cuerel.

La vidéo et les présentations powerpoint du colloque sont disponibles en ligne : www.unige.ch/philanthropie/evenements